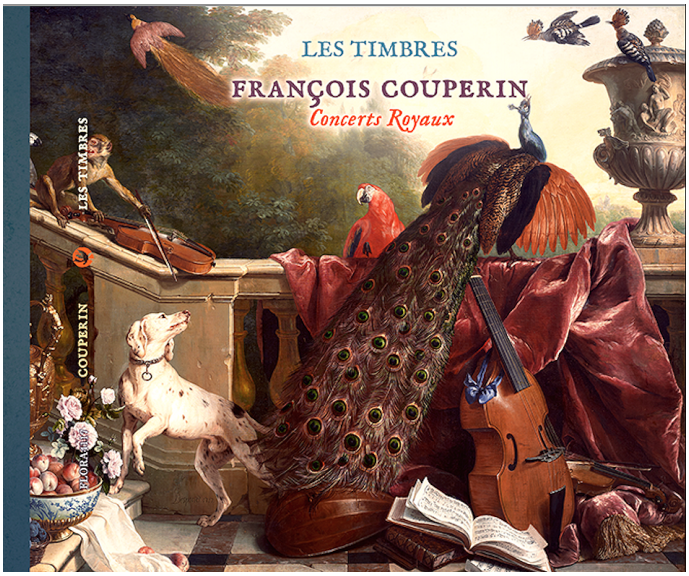
CD, critique. FR. COUPERIN : Concerts royaux (Les Timbres, 1 cd Flora 2017)



CD, critique. FR. COUPERIN : Concerts royaux (Les Timbres, 1 cd Flora 2017). Révélé après l'obtention du Premier Prix au prestigieux Concours International de Bruges en 2009, l'ensemble **LES TIMBRES, fondé par Yoko Kawakubo (violon), Myriam Rignol (viole de gambe) et Julien Wolfs (clavecin**) ne cesse depuis de régénérer la scène baroque et l'approche des oeuvres, dont comme ici, les plus difficiles. Les habitués du Festival Musique et Mémoire en haute-Saône le savent bien à présent : le collectif qu'ils ont coutume de suivre chaque été (et aussi pendant l'année musicale), incarne une pratique musicale en partage qui révolutionne concrètement le fonctionnement d'un ensemble. Ce jeu sans leader, comme s'il s'agissait pour chaque programme, d'une conversation à parties égales, a depuis produit ses effets… souvent éblouissants. L'art subtil, exigeant du consort de violes par exemple, – avant eux défendu par Jordi Savall entre autres, devient dans ce dispositif égalitaire, une expérience forte, réellement fluide, où la musique devient langage…



Car il ne suffit pas de jouer les notes, il faut aussi savoir respirer, comprendre la fine architecture qui relie chaque partie à l'autre, en un tout organique qui permet surtout à chacun de caractériser sa partie, sans dominer les autres. A une telle école de l'intelligence collective, de suggestion et de l'infinie richesse des nuances, les Timbres font merveille, invitant à leur table raffinée, mélancolique, enivrée, plusieurs complices de leur choix, à leur convenance, car François Couperin (1668-1733), s'agissant de l'instrumentarium de ses Concerts royaux, a laissé l'interprète libre de choisir les combinaisons sonores, question de goût, question de timbres. Ainsi autour du noyau trinitaire (violon / viole / clavecin), se joignent hautbois, flûtes, seconde viole… le miracle se produit à la fois voluptueux et subtil, sachant aussi exprimer toute l'ineffable grâce retenue des épisodes très contrastés de l'immense François Couperin. Pour l'année Couperin 2018 – 350è anniversaire, le programme précédemment joué / rodé en concert, ne pouvait mieux tomber.

Couperin ciselé, enchanteur, miraculeux ressuscite grâce aux TIMBRES

Quand François Couperin inventait la musique de chambre



VERSAILLES, heure dominicale… Et d'abord, précisons l'enjeu du cd, en explicitant la nature et le caractère des pièces enregistrées. Pour chaque dimanche à Versailles, Couperin satisfait le plaisir de Louis XIV, grand amateur de « petits concerts de chambre » : la fin du grand siècle, s'accomplit ainsi à l'heure dominicale, en 1714 et 1715, le compositeur offrant au souverain de lumière, un crépuscule baigné de lueurs chaudes et caressantes, dans l'intimité de sa chambre, en un rouge et or, fascinant. Les amateurs de peinture diront de teintes solaires et automnales, « vénitiennes » car le style qui marque la fin du règne de Louis XIV, est un tonalisme de fin d'été, un néotitianisme, … les Coypel, Rigaud, Largillière, Lafosse,- pour certains, peintres de la voûte de la Chapelle royale, dernier chantier du Roy-, s'inspirent directement de la palette vaporeuse, chromatique de l'inégalable peintre vénitien du XVIè, Titien. En musique, Couperin fait de même, avec la pudeur mélancolique d'un Watteau.

Edités à Paris en 1722, après les avoir joués lui-même à Versailles (depuis le clavecin), les **quatre Concerts royaux choisis** ici offrent un catalogue de danses d'une poésie intense, rappelant au Souverain vieillissant, l'éclat juvénile de sa jeunesse perdue. Car il fut grand danseur. Couperin qui ne fut jamais claveciniste de la Chambre (charge qui incombe à D'Anglebert fils), comme Marc-Antoine Charpentier, fut proche du Souverain : la finesse de son écriture parlait directement au cœur du roi. Mais déjà, la vivacité, l'espièglerie, une nouvelle virtuosité rayonnante, « italienne » se fait jour en particulier dans les dernières séquences des derniers Concerts : en cela, Couperin annonce directement Rameau, grand amateur de musicalité et de vocalità italiennes. Deux ans plus tard,

en 1724, les Nouveaux Concerts ou « Goüts réunis » affirmeront cette dilection ultramontaine. Et la fusion franco-italienne, en un esprit de synthèse dont Couperin le Grand garde le génie toujours intact. Les Sonades (Sonates en trio dans le goût italien, selon la terminologie chère au compositeur) citent Corelli ; elles répondent et complètent ici l'élégance racée des Concerts (strictement français, dans le style du très admiré Lully dont Couperin écrit une Apothéose demeurée célèbre en 1725 : leur tendresse, leur équilibre diffusent l'éclat versaillais à l'époque de Louis XIV). Les Concerts Royaux de 1722 (qui forment une totalité avec leur « suite », les Goüts réunis de 1724) ne ferment pas une ère, ils la subliment en l'inscrivant irrémédiablement vers le futur.
L'écriture de Couperin convient d'autant mieux aux Timbres, qu'elle cultive et inspire le jeu collectif, le dialogue, l'esprit d'une conversation idéale. Voici assurément le premier sommet de la musique de chambre française.



Les Timbres portés par l'esprit de connivence, dévoilent aussi tout ce qu'a d'expérimental, l'invention de Couperin, lequel envisage l'interprétation de ses pièces au moyen de divers instruments : flûtes, hautbois comme on a dit mais aussi basson (joué à l'époque de Versailles par André Danican Philidor). Notés sur deux portées (sauf le menuet en trio concluant le Premier concert), les mouvements pourraient être réalisés uniquement par le seul clavecin. Mais il appartient aux instrumentistes de jouer sur la diversité des timbres justement, associant au trio originel (violon, viole, clavecin), un second violon, une seconde viole, les flûtes, le hautbois, etc… jeu de couleurs, savant mélange sonore, comme en témoigne Couperin lui-même quand il évoque les soirées chez le Roi. La séduction des Timbres sait préserver la liberté du

geste pourtant à plusieurs, comme le ferait un seul claveciniste.

PARITÉ MAGICIENNE… S'il ne fallait conserver qu'une section, la plage 15 (Sarabande, IVè Concert royal) serait notre préférée, car à la fois grave et tendre, riche en renoncement comme pleine de générosité, elle est emblématique de tout le disque fabuleusement ciselé, d'une éloquence rare, fondée essentiellement sur ce qui compose le fonctionnement premier des Timbres : un esprit de parité, une fraternité collective qui sait écouter l'autre, l'accompagner en le mettant en valeur, dans le pur esprit – idéaliste, miraculeux, exemplaire-, d'une vraie complicité en dialogue.



La sonorité somptueuse et affûtée caractérise la phalange d'instrumentistes, tous solistes et chambristes de premier plan.
Chez Couperin, si exigeant et pointilleux quant au respect de ses indications et nuances, une telle intelligence d'intonation et l'élégance du style s'avèrent apte à exprimer tout le raffinement d'une partition parmi les plus subtiles qui soient, entre légèreté facétieuse (plage 16 : Gavotte), surtout langueur d'une nostalgie arachénéenne (la 15 justement), qui sonne comme le retrait et la récapitulation de tout un monde de souvenirs, de révérences (le Grand Siècle, celui que met en carton, Watteau dans un célèbre tableau dont le coloris rare rappelle évidemment la finesse de François le Grand).
Le geste enveloppe, caresse, accompagne le passé vers l'avenir, en une dynamique suave souvent irrésistible.

Dans tous les tons, sur tous les registres poétiques, selon le labyrinthe des nuances précisées par François Couperin lui-même, dans tous les caractères, le geste des Timbres enchante littéralement. A l'attention millimétrée portée à chaque détail, à chaque nuance, le collectif égalitaire trouve la respiration juste, l'élégance naturelle, surtout une intonation d'une mélancolie souveraine, pourtant dynamique et lumineuse.

FESTIVAL DE NUANCES… entre ombre, nostalgie, ivresse vivace. C'est une maîtrise et une intelligence des nuances : le délié hautbois / basson de la Courante du IIIè Concert ; le grave de la Sarabande du même concert, d'une majesté mélancolique irrésistible (la plage 15 citée) à laquelle succède la vivacité aérienne de la Gavotte (plage 16) ; le naïvement de la « Muzette », sans omettre la dernière Chaconne dite « légère », enchantent. Dans le IVè Concert, on relève la même ivresse naturelle du jeu collectif : sur le plan des caractères, les interprètes en volubilité, passent du grave au léger, puis enchaînent deux Courantes, la première « françoise », la seconde italienne ; puis du « très tendrement », au « légèrement et marqué », avant de conclure « gayement ». Un festival d'heureuses intonation d'un fini suprême.

Outre la science des phrasés, c'est l'hymne aux couleurs qui saisit : belle idée de choisir en couverture, ce Desportes de 1717 qui séduit le regard par ses symphonies de teintes chromatiques. Le sens du coloris, nuances moirées d'une infinie délicatesse, prépare directement au grand Rameau, génie du plein XVIIIè (d'ailleurs Couperin meurt l'année où perce le génie ramélien, en 1733, année du scandale de son

premier et génial opéra, Hippolyte et Aricie).
Mais ici, la finesse du geste et l'entente de tous qui permet l'épanouissement de chacun, respire avec un naturel, une douceur poétique, rare et naturelle : Qu'il soit musette, chaconne, pavanne… chaque épisode rayonne par sa fraîcheur, son alacrité, sa souplesse détaillée et généreuse.
Aucune démonstration, aucune méticulosité aride, aucun calcul manifestement affiché, sous-tendu : tout revient au silence, à un impérial lâcher prise d'où surgit à chaque section, l'infini de l'évocation et aussi la totalité humaine de l'incarnation.

Ni abstraite ni calculée, la musique de Couperin coule avec une apparente sincérité qui est évidence. Une telle maturité est possible par l'intelligence de chacun avec les autres et le goût de la nuance, sans sacrifier le naturel. Les Timbres et leurs invités solistes ont toutes ces qualités aujourd'hui. Partenaires familiers du Festival Musique et Mémoire (Vosges du Sud), les instrumentistes avaient créé ce programme pour l'édition 2016.

Enregistré en juillet 2017, les musiciens réalisent l'un de leurs meilleurs albums (aux côté de leur Rameau inoubliable de finesse et de poésie pudique : Pièces de clavecin en concert) : à travers l'éloquence du geste naturel et précisément nuancé, s'incarne alors une utopie d'ensemble qui restitue au jeu concertant, ce miracle atteint parfois entre plusieurs membres. De toute évidence, le programme apporte cet éclairage et cette conclusion. Les Timbres sont aujourd'hui une phalange sur instruments anciens parmi les plus convaincantes de l'heure. Pareille subtilité s'entend rarement. Procurez-vous en urgence ce disque enchanteur : le nouveau son baroque s'écoute et se dévoile à travers Les Timbres, un ensemble qui séduit décidément de plus en plus. par leur éthique, leur engagement, leurs valeurs… un exemple pour toutes les nouvelles générations d'instrumentistes.

En juillet 2018, Les Timbres abordent à nouveau l'opéra : Orfeo de Monteverdi avec dans le rôle titre, Marc Mauillon, un événement lyrique à ne pas manquer cet été (**ouverture du Festival, le 13 juillet 2018**)

CD, critique. FR. COUPERIN : Concerts royaux (Les Timbres, 1 cd Flora 2017). CLIC de classiquenews de mai 2018

VOIR notre **reportage vidéo Les Timbres enregistrent COUPERIN**



VIDEO, Reportage. Les Timbres jouent COUPERIN. Le 20 avril 2018 sort le nouveau disque de l'ensemble sur instruments d'époque, **Les Timbres : Concerts Royaux de François COUPERIN**. L'année Couperin ne pouvait rêver meilleur hommage ni accomplissement plus pertinent. Reportage vidéo réalisé pendant l'enregistrement à Frasne le Château en juillet 2017 – Qu'apportent aujourd'hui Les Timbres ? Quels sont les défis de l'interprétation, le propre de l'écriture de François Couperin, quelle est sa conception de la musique concertante ? Musique d'un équilibre délicat où chaque partie compte, se complète, s'écoute, le monde instrumental de Couperin permet aux Timbres de dévoiler davantage ce qu'ils

maîtrisent, l’art du dialogue concerté, l’harmonie collégiale dont rêve tout ensemble musical… CD récompensé par un “CLIC” de CLASSIQUENEWS

Réalisation : Philippe-Alexandre PHAM © studio CLASSIQUENEWS.TV 2018

VOIR le **teaser du cd concerts royaux de Fr. Couperin par Les Timbres**

_____



NOUVEAU CD, TEASER. Concerts Royaux (Paris 1722) par LES TIMBRES – Les Timbres jouent COUPERIN. Le 20 avril 2018 sort le nouveau disque de l’ensemble sur instruments d’époque, Les Timbres : Concerts Royaux de François COUPERIN. L’année Couperin ne pouvait rêver meilleur hommage ni accomplissement plus pertinent. **TEASER vidéo réalisé à l’occasion de l’enregistrement à Frasne le Château en juillet 2017** – Musique d’un équilibre délicat où chaque partie compte, se complète, s’écoute, le monde instrumental de Couperin permet aux Timbres de dévoiler ce qu’ils maîtrisent, l’art du dialogue concerté, l’harmonie collégiale dont rêve tout ensemble musical… CD récompensé par un “CLIC” de CLASSIQUENEWS
Réalisation : Philippe-Alexandre PHAM © studio CLASSIQUENEWS.TV 2018

CD, critique. The Heart of Europe (1500-1750) – Il Giardino d’Amore (Pologne, juillet 2015). GIARDINO D’AMORE



CD, critique. The Heart of Europe (1500-1750) – Il Giardino d’Amore (Pologne, juillet 2015). Comment réaliser un mixte entre ce goût de la spatialité sonore, avec percussions résonantes, à la Savall, et une vitalité des cordes recouvrée… dans le sillage de l’énergique Reinhardt Goebel ? Le voici, sous la conduite de l’excellent violoniste polonais **Stefan Plewniak**, – heureux fondateur de nombreux ensembles sur instruments d’époque, et qui à la différence de la majorité des ensembles ronflants, désormais bien identifiés en France, « ose », défriche des répertoires, ressuscite des perles musicales qui engagent un programme – forcément militant, associe d’autres phalanges (ici le choeur Corona Regni Poloniae – polonais) avec l’orchestre Il Giardino d’Amore (créé à Cracovie en 2016, établi à Vienne et à Cracovie) : entre Autriche et Pologne, c’est une suractivité qui suscite la surprise, la curiosité, et après écoute, l’enthousiasme.

Stefan Plewniak et Il Giardino d'Amore : le nouveau son baroque

A l'heure où l'on regrette tant d'approches roboratives, plutôt ennuyeuses, – au sein de la jeune génération des baroqueux…, le geste plein d'allant, d'envie, de désir de Stefan Plewniak, qui a été formé aussi à Paris – après avoir été élève au Conservatoire de Cracovie (sa ville natale), permet d'espérer un renouveau de l'esprit baroqueux, plombé aujourd'hui par un confort tranquille, devenu lénifiant. Et si un vent nouveau réinsufflant au Baroque ce qu'il avait connu il y a 35 ans, et qu'il a perdu peu à peu, nous venait ici de Pologne, comme simultanément de Hongrie (voir ce que réalise à Budapest, le chef hongrois remarquable ramélien entre autres, Gyorgy Vashegy) ?

HISTOIRE MUSICALE POLONAISE, ENTRE ORIENT ET OCCIDENT…
Tempérament émergeant dans la sphère baroqueuse donc, le violoniste Stephan Plewniak et son ensemble Il Giardino d'amore abordent un répertoire qu'ils ont légitimité à jouer et interpréter : la musique polonaise baroque. Le programme éclaire un important patrimoine musical qui est lié à l'identité même du pays, convoité par les Turcs, entre Orient et Occident. L'évocation de l'invasion hongroise est d'ailleurs directement illustrée dans le Chant de l'asservissement de la Hongrie, texte très narratif et historiquement fouillé sur les exactions de l'occupant et pillard turc. Le chef et concepteur du programme offre ainsi un récapitulatif synthétique de l'histoire musicale polonaise, du XVIè jusqu'au (premier) XVIIIè (jusqu'à Gorzcycki, mort en 1734).
La palette est large puisqu'elle remonte au XVI ème quand les danses polonaises (intradas, pavannes, bransles,…) sont

intégrées aux compilations et tablatures françaises, flamandes, germaniques… après les recueils pseudo hymnaires véhiculant les idées nouvelles de la Réforme, les jésuites (installés dès 1564) et la musique de la Contre-réforme inspirent une importante littérature religieuse qui profite de l'engagement jésuite pour les arts : peinture, architecture, et surtout musique. Des écoles pour enfants pauvres, des conservatoires, des églises, leurs collèges et leurs orgues surgissent et se multiplient dans le pays, soulignant combien la Pologne catholique et romaine est le bras armé de l'Europe face aux menaces constantes de son voisin turc.

Les pièces choisies par Stephan Plewniak montrent à quel point la Pologne religieuse intègre immédiat les éléments du style concertant, la polychoralité et le sens dramatique (monodie accompagnée dans le style opératique), inventés par les Vénitiens dans la première moitié du XVII ème. En témoignent les partitions à la fois recueillies et majestueuses (intitulées souvent concerto même) de Zielenski dont les partitions parfaites… dans ce goût, son même imprimées dans la Città lagunaire.
Offertoria (à 7 et 8 voix) montre d'ailleurs la somptuosité d'une écriture parfaitement polychorale, vivante, articulée.
Quoi de plus brillant que de prendre le meilleur de ceux qu'on a soumis ? Vainqueur des Turcs en 1683, Jean III SOBIESKI ("hetman" du champ de bataille) repousse et pourchasse enfin les Turcs, stoppant ainsi net l'impérialisme ottoman en Europe. Il apprécie la musique des Janissaires- orchestres militaires Turcs, et les intègre dans le service ordinaire de sa cour. À la même période, le grand compositeur à la cour de Vienne, Fux (abordé ici) intègre lui aussi la riche percussion et les chalumeaux \ hautbois des Janissaires, exceptionnel alliage de timbres désormais exotiques-, dans Turcaria de 1701, clair paysage martial aux teintes et rythmes directement Turcs… Le Chef d'IlGiardino d'amore joue aussi la fameuse battaglia (1673) de Biber (dans le sillon de son maître Jordi Savall) : d'un rythme engageant, chaloupé, d'un entrain

saisissant là encore. Rappelons que Biber fait de même que Zielenski en Pologne, il rapporte la majestueuse polychoralité vénitienne à Salzbourg pour le Dom, cathédrale de Salzbourg.
Enfin le programme met l'accent sur l'œuvre européenne du compositeur Gorzcycki, mort en 1734 qui livre ainsi l'une des musiques les plus riches et éloquentes de l'art sacré à Cracovie au XVIII ème (il fut maître de chapelle à la Cathédrale de Wawel).
Les musiciens, instrumentistes et chanteurs, réunis sous la conduite de Stefan Plewniak affirment une belle souplesse collective, restituant sous le prétexte martiale et historique, toute la majesté sonore et l'activité chorale requises. Outre l'originalité des oeuvres choisies et ainsi révélées par le disque, la vitalité et la sincérité très habité du style, séduisent dans ce programme qui peut aussi se comprendre comme la révélation d'un nouvel ensemble sur instruments baroques, désormais à suivre.

_____

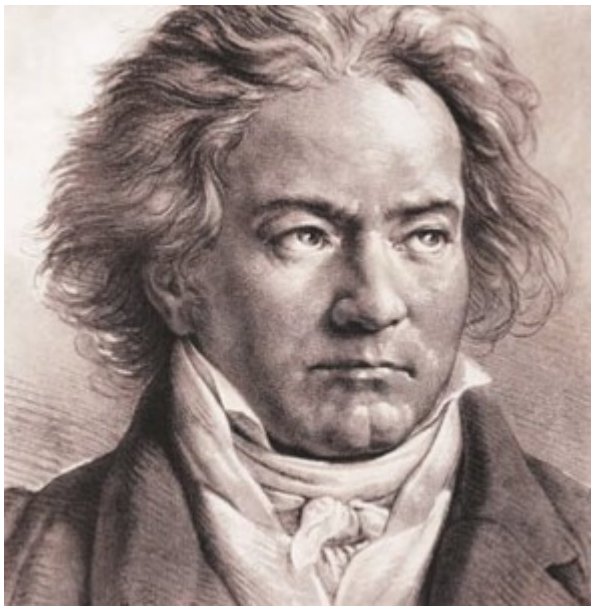
CD, critique. The Heart of Europe (1500-1750) – Il Giardino d'Amore (Pologne, juillet 2015).
GIARDINO D'AMORE / Stefan Plewniak, violon & direction

TOURCOING, EGMONT de BEETHOVEN par l'Atelier Lyrique



TOURCOING, L'Atelier Lyrique joue BEETHOVEN, les 25, 27 mai 2018… Depuis samedi 14 avril dernier, nous avons appris la disparition du fondateur de l'Atelier Lyrique de Tourcoing. Selon sa volonté, **tous les concerts** dont celui ci, révélant un Beethoven méconnu mais **passionnant, sont maintenus…** Sur instruments d'époque et avec le nerf comme l'engagement que nous lui connaissons, **L'Atelier Lyrique poursuit à Tourcoing son travail exemplaire** au service du rayonnement musical à l'adresse du plus grand nombre. C'est aux côtés de Jean-Claude Casadesus à Lille, une approche complète de la musique et la plus accessible possible qui ne cesse de porter ses fruits. Ainsi l'éloquent et si romantique programme des 25 et 27 mai, qui met en lumière, fruit de son approche très approfondie avec le collectif qu'il dirige et qu'il a créé, L'Atelier Lyrique de Tourcoing (véritable laboratoire musical et artistique), la passion amoureuse (l'air de concert, véritable sommet lyrique d'un opéra à écrire : « Ah Pefido » pour soprano et orchestre) et l'écriture orchestrale révolutionnaire de Beethoven (Symphonie n°6 dite « Pastorale »).

EGMONT, héros beethovénien



Pourtant, la pièce maîtresse du concert Beethoven est la partition d'**EGMONT** pour laquelle il écrit musiques de scènes et mélodies destiné au mélodrame qui en découle : L'Atelier Lyrique dévoile aujourd'hui une partition intense, expressive qui fusionne très habilement pouvoir du drame, théâtre et expressivité de la musique. Goethe a mis 12 ans pour écrire ce drame. Il conçoit le texte définitif publié en 1788 pour être accompagné de musique instrumentale et aussi de chansons populaires. L'écrivain voulait une symphonie triomphale pour terminer le drame et donner tout son sens à la mort d'Egmont. Sacrifice héroïque et hautement moral.

Beethoven, grand admirateur du poète, la compose en 1809-1810. Le sujet est la lutte des Pays-Bas espagnols pour leur liberté au XVIe siècle sous l'impulsion du Comte d'Egmont, son arrestation par le duc d'Albe, et son exécution (un thème traité aussi par Verdi, dans Don Carlos, d'après Schiller, où ce sont les députés des Flandres qui osent se rebeller contre le Roi d'Espagne Felipe II, enhardis par le compagnon de l'Infant, le marquis de Posa.).

Beethoven s'engage à dénoncer les pouvoir autoritaire liberticide. Rien ne peut museler la souveraineté du peuple et de la nation… Comme Schiller, Goethe dénonce l'absolutisme du temps de Philippe II et prône la lutte contre la domination étrangère, une prise de position tolérée par la censure impériale qui fermait les yeux sur la dimension révolutionnaire du triomphe de la liberté. L'exaltation romantique de liberté de ce héros de la résistance a immédiatement convaincu et inspiré le compositeur.

« *Son écriture est moderne, pas de contrepoint, une grande*

clarté, et une forte précision des lignes instrumentales ou vocales, netteté de leur répartition dans l'espace sonore. Il utilise de courts motifs ramassés et percutants ou très chantants. Beethoven a respecté les exigences de Goethe et celles de son époque, il compose une Ouverture ainsi que des musiques destinées aux entractes » (Présentation du programme sur le site de l'Atelier Lyrique de Tourcoing).

_____-



VENDREDI 25 MAI 2018 à 20h
DIMANCHE 27 MAI 2018 à 15h30
TOURCOING, Théâtre Municipal R. Devos

RESERVEZ VOTRE PLACE
http://www.atelierlyriquedetourcoing.fr/17_18/spect1718/beethoven.html

Ludwig Van Beethoven (1770-1827)
A perfido
Scène et aria pour soprano et orchestre opus 65 (1796)
Egmont
Mélodrame opus 84 Créé le 15 juin 1810 au Burgtheater de Vienne
Symphonie n°6 « Pastorale »
en fa majeur opus 68 Créée le 22 décembre 1808 au Theater an der Wien de Vienne

Hélène Walter, soprano
Direction musicale, **Jean Claude Malgoire (décédé le 14 avril dernier, le chef set remplacé – nom du remplaçant en cours :**

suivre les infos sur le site de l'Atelier Lyrique de Tourcoing)
La Grande écurie et la Chambre du Roy

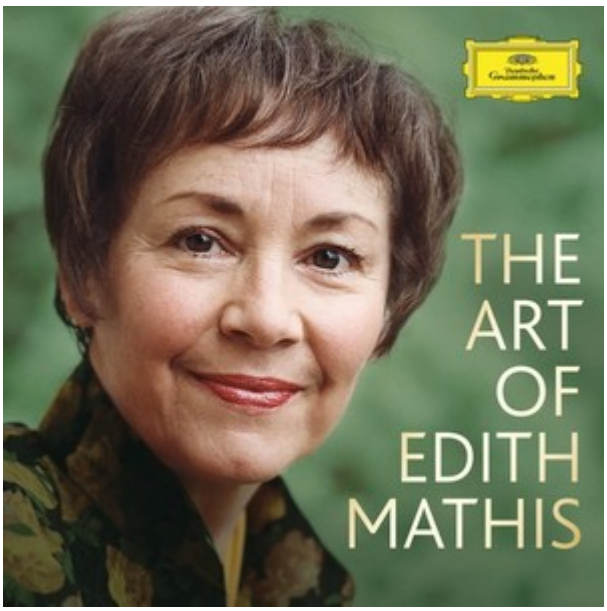
APPROFONDIR



CLASSIQUENEWS avait rencontré la jeune soprano **Hélène Walter lors de sa participation au 24è CONCOURS DE CHANT DE CLERMONT FERRAND en février 2015**. La cantatrice qui chante Beethoven sous la direction de Jean-Claude Malgoire en mai à Tourcoing, se risquait avec un tact inouï dans la création d'une pièce contemporaine du compositeur italien Oscar Bianchi (Here, création mondiale). VOIR le REPORTAGE Hélène WALTER au Concours de chant de Clermont-Ferrand (édition qui avait aussi couronné le talent de la jeune Elsa Dreisig)… à 9'56 : Hélène Walter explique les défis de la pièce Here en création mondiale (travail avec Oscar Bianchi, les références au chant baroque)

http://www.classiquenews.com/concours-de-chant-de-clermont-ferrand-2015-grand-reportage-video-12/

CD, coffret, compte rendu : critique. The Art of Edith Mathis (7 cd DG Deutsche Grammophon)



CD, coffret, compte rendu : critique. The Art of Edith Mathis (7 cd DG Deutsche Grammophon). On fête en février et mars 2018 et les 90 ans de l'immense mezzo Christa Ludwig, et aussi chez le même éditeur, les 80 ans de la suissesse et soprano, née à Lucerne, **Edith Mathis**. Fine mozartienne, « La Mathis » aura surtout bénéficié de l'aile protectrice du chef Karl Böhm : divine Cherubino (comme le sera une Cotrubas et bientôt Bartoli), … la mozartienne se risque aussi et avec beaucoup d'élégance et de mesure (parfois trop lisse… tel fut le reproche énoncé à son égard, face à un métier si solide pourtant indétectable car il semble naturel et évident), chez Mahler (Symphonies 2 et 8 sous la baguette ahurissante et inspirée de Kubelik), chez Weber (Der Freischutz, version légendaire signée Carlos Kleiber). Comme son ainée, Christa Ludwig, Edith Mathis fut une diseuse hors pair, complice des Peter Schreier ou Dietrich Fisher Dieskau, dans l'art du lied (Liebeslieder-Walzer opus 52, 65 de Johannes Brahms), où jaillit une intuition très nuancée chez Wolf.

_____

CD, coffret, compte rendu : critique. The Art of Edith Mathis (7 cd DG Deutsche Grammophon).

COMPTE-RENDU, concert. PARIS, Philharmonie, le 22 mars 2018. BERNSTEIN : MASS. Sykes, Wayne Marshall, direction



COMPTE-RENDU, concert. PARIS, Philharmonie, grande salle, le 22 mars 2018. BERNSTEIN 2018 : MASS. La vague Bernstein prend des airs, en cette année de centenaire planétaire, de… revanche, surtout à Paris. De son vivant, la carrière du chef a toujours éclipsée celle du compositeur ; or malgré le succès incontestable de *West Side Story* (1957), l'auteur a souffert d'un manque de reconnaissance et d'estime, du public comme du milieu musical. Célébrations 2018 oblige, **Leonard Bernstein** comme c'est le cas de Debussy, est tout de même honoré a minima : service minimum en effet du côté des maisons d'opéras (quid de *Candide, On the Town, Trouble in Tahiti*, sur les grandes scènes lyriques nationales …?) ; on ne parlera pas des

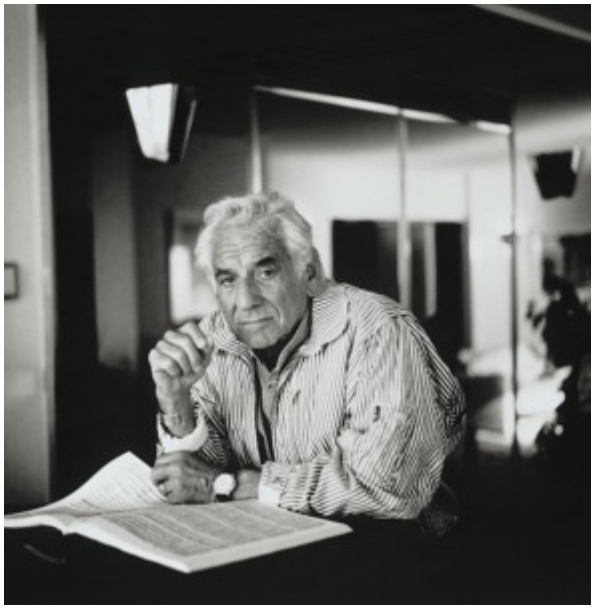
symphonies : transparentes, inaudibles dans les programmations en cours. A moins que la déclaration des nouvelles saisons 2018 – 2019, ne rééquilibre prochainement les choses. Quoiqu'il en soit, une oeuvre, éclectique, pléthorique, bigarrée, kaleidoscopique mais fraternelle, semble avoir suscité une adhésion massive de la part des programmateurs : **MASS**. Avant **l'Orchestre national de Lille qui promet une clôture de sa saison 2017-2018 spectaculaire (29 et 30 juin 2018)**, voici donc cette oeuvre inclassable, entre la variété, le rock, la comédie musicale et l'oratorio, commandée par Jackie Kennedy, 3 ans après l'assassinat de son époux, pour inaugurer le Kennedy Center for Arts de Washington (1972), MASS est une oeuvre que l'on aborde de deux façons : un mixte délirant entre le musical et la transe collective, laïque et profane, ou une célébration plus spirituelle, voire subtile, pour le rapprochement des peuples et la fraternité pacifiste. Bernstein recycle les textes de la liturgie catholique régénérée à la sauce pop des seventies, serties de *Meditations* (3), « pauses » purement instrumentales et symphoniques, plus graves, sombres, aux ondes plus terribles (écho des guerres contemporaines dont celle du Vietnam)… La prolixité et ce mariage des genres créent des incongruités qui ont choqué le public : partition symphonique, jazz band, guitare électrique, chorale d'enfants, choeur adulte, chanteurs de Broadway… Où sommes réellement ?… C'est une MASS à y perdre son latin.
Car de plus de 1h30, sa durée pourrait convoquer l'overdose. Pourtant, dès les années 1970, nous voilà bien en présence d'une fresque métissée, miroir d'une société enfin réconciliée quoique troublée dans sa première partie, qui finalement assume sa diversité et chante la Paix universelle.
Il faut un baryton léger, ou un ténor barytonnant, pour relever les défis du récitant, personnage axial qui porte toute la philosophie active : à Paris, c'est **Jubilant Sykes** qui caractérise par sa couleur parfois rocailleuse de chanteur gospel, un rien crooneur, un chant proche du texte ; l'air structurant toute la partition et qui pose l'individu, sa vérité, sa sincérité dans sa vérité nue, dévoilée, au cœur du

déroulement- le sublime air « ***A simple song*** », souligne combien le cœur et l'amour humains sont les piliers d'une œuvre fraternelle (au delà de l'éclectisme de sa forme). Rien que cette *song*, – épure ciblant l'essentiel, (comme dans la Messe en si, les airs avec simple continuos, sont les plus touchants), dévoile ce génie de Bernstein pour la mélodie et pour la prosodie, à travers une ligne vocale aux harmonies des plus subtiles où percent les timbres habilement choisis accompagnant la voix (harpe, flûte). La prière est l'hymne le plus bouleversant de la partition et dans l'oeuvre de Bernstein… heureusement reprise dans le finale et son appel à la paix fraternelle.
A ses côtés, choeurs ou solistes, chacun dans sa partie simultanée d'une virtuosité échevelée (dès le premier tableau sur bande enregistrée) brillent de la même vérité canalisée (chanteurs du **chœur Aedes**), où dominent manifestement la démesure et le sens du théâtre de la comédie musicale américaine. Belle complicité entre le baryton officiant / célébrant, et ses acolytes déjantés (chacun a son numéro soliste). D'autant que tous jouant sans partition, comme les enfants, soulignent l'énergie des déplacements, le jeu et le mouvement scénique, l'interaction, la prise à témoin du public, comme une célébration collective et spectaculaire, d'essence populaire, au sens le plus noble du terme.

Jazzy, Broadway, opératique,

MASS, rite et célébration

populaire pour l’amour de l’Autre



Pendant tout le rituel collectif, la baguette du chef américain **Wayne Marshall**, veste de velours parme, et toujours très concentré, prend à bras le corps cette oeuvre éruptive, protéiforme, gorgée de références dans tous les registres, et sait, sainte vertu, mesurer, nuancer, surtout soigner les équilibres et préserver coûte que coûte l’intelligibilité de chaque partie comme la finesse des intonations (les pianos sont pianos… ainsi surgit et se déploie enfin une finesse proche de l’opéra) ; c’est un travail d’orfèvre, de très grande sensibilité, qui évite ce que l’on entend souvent chez Bernstein : la dégoulinade crémeuse, la surenchère vulgaire, au nom de sa générosité débordante. Grave contre sens. Les *Méditations* (aux résonances sombres à la Chosta, véritable mémoires d’un siècle marqué par les atrocités de la guerre et de la barbarie inhumaine, avec dans la première l’orgue en son mystère inquiétant…), les choeurs recueillis habités par un souffle spirituel, convoquent cet Amour de l’Autre auquel nous invite ardemment le grand Lenny. Honneur à son esprit fraternel. La réalisation des chanteurs, du soliste, des choeurs et du chef est exemplaires.

Prochaine étape de la résurrection de ce sommet collectif

profane hors normes… **à LILLE, en clôture de la saison 2017 – 2018 de l'Orchestre National de Lille, les 29 et 30 juin 2018, sous la baguette bondissante, détaillée d'Alexandre Bloch**. A suivre.

_____

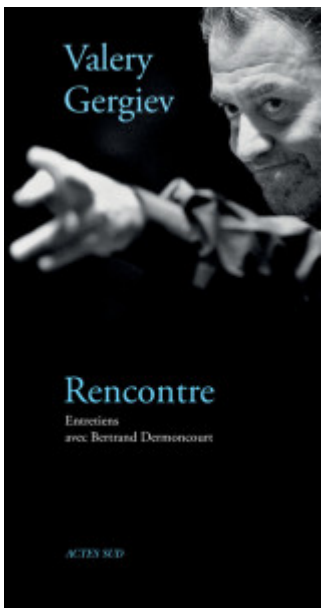
COMPTE-RENDU, concert. PARIS, Philharmonie, grande salle, le 22 mars 2018. BERNSTEIN 2018 : MASS. Oratorio scénique, textes liturgiques romains, textes de Stephen Schwartz et du compositeur – Créé au Kennedy Center for the Performing Arts, Washington, le 8 septembre 1971.
Jubilant Sykes, baryton,
Ensemble Aedes (solistes) / Chef de chœur : Mathieu Romano
Chœur d'enfants de l'Orchestre de Paris / Chœur de l'orchestre de Paris / Chef de chœur : Lionel Sow / Orchestre de Paris.
Wayne Marshall, direction

_____

VIDEO. REVOIR, JUGER SUR PIECES, jusqu'au 21 mars 2020 : MASS

de BERNSTEIN par Aedes, Wayne Marshall, Jubilant Sykes, … à La Philharmonie de Paris : https://www.arte.tv/fr/videos/081624-000-A/wayne-marshall-et-l-orchestre-de-paris-interpretent-mass-de-bernstein/

LIVRE, critique. VALERY GERGIEV / RENCONTRE, entretiens… ACTES SUD



LIVRE, critique. VALERY GERGIEV / RENCONTRE, entretiens… ACTES SUD. On apprend rien de particulièrement nouveau au sujet du chef russe (moscovite pour être précis) le plus actif de la planète, VALERY GERGIEV, dont l'oeuvre principale aura été de redorer le blason de l'ex Kirov devenu Théâtre Mariinksi de Saint-Petersbourg (à partir de 1991), après l'implosion de la Russie soviétique. Les entretiens dont il s'agit réalisés par bribes à partir de 2005, et de façon épisodique, constitue ici une somme assez cohérente qui retrace un parcours, redéfinit une oeuvre musicale et artistique, comme chef et comme bâtisseur surtout. La Rencontre s'étale ainsi que plusieurs années : commencement, apprentissage, le chantier d'une vie (le Mariinski donc)… etc. S'en suit une série de considération sur

le répertoire russe dont grâce à sa vigilance reconstructive, le Mariinski est aujourd'hui dépositaire d'une tradition revivifiée : opéras de Moussorgski, de Rimski (le plus difficile à remonter en raison de l'ambition des décors fantastiques ou féeriques…), Tchaikovski, etc… La Russie quasi impériale de Poutine, nouvellement réélu pour 6 ans, a trouvé dans l'édifice Mariinskien de Gergiev, un miroir fidèle par son ampleur, son ambition et sa gloire, ressuscitant de facto et de façon indiscutable l'excellence musicale russe. Ainsi s'affirme la carrure et la volonté indfectible du « tsar » de la musique en Russie, le général Gergiev, qui né en 1953, aura 65 ans, le 2 mai 2018.



Les remarques de Gergiev sur les symphonistes dont Rachmaninov, Tchaikovski, Chostakovitch, Prokofiev… sont les plus passionnantes ; il ne révèle rien d'inédit comme on l'a dit mais reprécise l'acuité d'une pensée concrète, celle de Gergiev l'architecte. Plus anecdotique mais non moins attachantes son soutien aux chanteuses qu'il aura révélées : Olga Borodina et surtout Anna Netrebko, qui en quelques sorte, perpétue ce goût de l'audace et des risques que lui a transmis certainement le maestro. Celui qui s'apprête à diriger en version de concert lors d'une série de concerts qui passent par Paris en mars 2018, Le Ring de Wagner, se dévoile à demi mot, monstre de travail, fort tempérament et conscience musicale pro russe de première valeur. Lecture incontournable pour qui veut comprendre l'itinéraire du colosse Gergiev.

_____

LIRE aussi notre **[présentation de Valery Gergiev : Rencontre / Actes Sud.](http://www.classiquenews.com/livre-annonce-rencontre-avec-valery-gergiev-par-bertrand-dermoncourt-actes-sud/)**
http://www.classiquenews.com/livre-annonce-rencontre-avec-valery-gergiev-par-bertrand-dermoncourt-actes-sud/

LIVRE, critique. VALERY GERGIEV / RENCONTRE, entretiens… ACTES SUD, beaux ARTS – Parution : Février, 2018 / 11,5 x 21,7 / 224 pages – ISBN 978-2-330-05628-5 – Prix indicatif : 22 €

_____

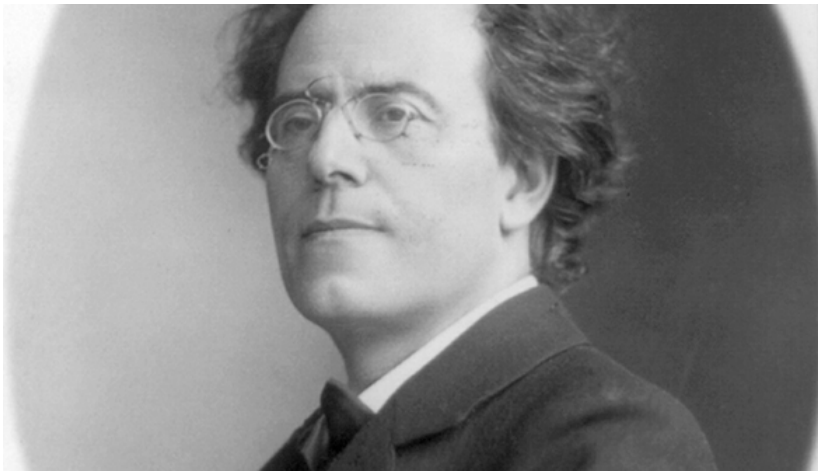
CD, critique. MAHLER : Wunderhorn-Lieder (Thielemann, VOLLE, 2011 – 1 cd Münchner Phil).

CD, critique. MAHLER : Wunderhorn-Lieder (Thielemann, VOLLE, 2011 – 1 cd Münchner Phil). MAHLER l'enchanteur, explorateur de l'au-delà… Pour le centenaire Mahler 2011, Thielemann dirigeait l'adagio de la 10è, précédé (surtout) par le cycle des lieder d'après Des Knaben Wunderhorn, chanté ici par un voix mâle, celle de Michael Volle. On connait l'éblouissante version de Jessye Norman , des 8 séquences de ce cycle inclassable, d'une infinie poésie, pour voix et orchestre : la voix héroïque souligne les contrastes de climats, entre épopée et songe. Sommet de cette diction spécifique entre action, expression et narration, la voix étant à la fois celle des personnages évoqués et celui du narrateur qui pilote l'histoire, le n°4 : le plus long des airs accompagnés : « Wo die schönen trompeten blasen »… (plus de 6 mn). Mahler par un orchestre d'un raffinement poétique extrême parvient à exprimer tous les degrés du désir, aspiration consciente ou non d'une soldatesque éprouvée. Soldat sacrifié, emprisonné, toujours martyrisé… Tout converge inexorablement vers l'extermination et le massacre organisé, en particulier dans le dernier poème de 1901 (n°7, précédent l'urlicht), « Der Tamboursg'sell » / Le jeune tambour, figure même de l'innocence instrumentalisée et assassinée, et au delà, emblème d'une humanité manipulée et exterminée sur l'autel de la guerre. De nombreux thèmes qui ainsi jalonnent l'imaginaire mahlérien, reviennent ensuite dans son oeuvre symphonique (l'Urlicht est recyclé dans le 4è mouvement de sa 2è Symphonie). C'est une vision du paradis soudainement promis pour tous et chacun (chant proche d'une contine enfin apaisée et tendre).



Thielemann comprend l'enjeu dramatique et universel des

Wunderhorn-lieder : il en cisèle le relief instrumental très détaillé qui au début du XXè, avant les grands cycles symphoniques, prépare déjà les caractères de sa langue et de sa palette orchestrale. Le chef prend le temps, respire, nuance aussi : soulignant les intonations et les allusions, d'autant que le baryton **Michael Volle** (wagnérien ès mérite), en acteur diseur, sait ciseler lui aussi des couleurs humaines irrésistibles, entre tendresse, profonde compassion, terreur et panique, et aussi extase lyrique, entre action, détermination et fragilité. Osant même des passages aigus à la limite de la craqure. Tout le genre humain est donc ici synthétisé (en effet, à la façon d'un *Teatrum Mundi*) et l'on reste saisi par la justesse de la lecture, la délicatesse de la baguette qui trouve toujours une balance idéale avec la voix soliste.



Avec les ultimes symphonies de Tchaikovsky, le 6è principalement, les opus de Mahler offrent une traversée au delà du miroir, assurant un passage avec l'autre monde. La plupart se concluent sur la vision salvatrice, réconfortante des éthers célestes illuminés de lumière ; **la 10è est concentrée dans son seul mouvement le plus abouti, l'Adagio** (Mahler n'aura le temps que d'écrire complètement les 3 premiers mouvements, laissant incomplets les 2 derniers…) : Thielemann a revers de beaucoup de versions plus séduisantes voire apaisée, renforce le caractère âpre, le voile tissé dans l'épreuve et la douleur comme la lutte (référence directe à la maladie qui ronge le corps épuisé du compositeur en 1910 / 1911, lui faisant subir d'atroces souffrances physiques jusqu'à sa mort à Vienne le 18 mai 1911). Toute la partition de cet opus ultime (93 pages

manuscrites conçues à Toblach, sa résidence d'été familière dédiée à la composition solitaire, dans la nature), conçoit l'épaisseur de ce voile ténu qui retient à la vie et déchiré, permet la vision de l'audelà : une vision à la fois grandiose, terrassée, effrayée et d'une brûlante ardeur. Tout le mérite du chef est d'en retisser l'armure suspendue, de l'étirer jusqu'à la rupture consentante, aux confins de l'aigu (dans l'unisson des cordes) : une page d'une déchirante résignation, pleine de noblesse et de rayonnante maturité qui dessine par sa sensualité réelle, une aube nouvelle, révélatrice d'une conscience supérieure du monde et de la vie au delà de la vie. Très beau programme réalisé avec un orchestre d'une plénitude détaillée captivante (le jeu des cordes troublé, strident, d'une déchirante langueur finale). Ailleurs très bon wagnérien et straussien, Christian Thielemans, sur les traces d'un Claudio Abbado s'affirme mahlérien passionnant ; il cisèle chaque timbre de l'harmonie, avec une finesse souvent envoûtante.

_____-

CD, critique. MAHLER : Wunderhorn-Lieder, Symphonie n°10 (Adagio). Münchner Philharmoniker / Christian Thielemann – 2011 – 1 cd Münchner Philharmoniker – enregistrement réalisé à la Philharmonie de Gasteig, les 18-21 mai 2011, en commémoration du centenaire de la mort de Malher.

LIVRE, critique. Eric-Emmanuel Schmitt :Madame

Pylinska et le secret de Chopin (Éditions Albin Michel)

LIVRE, critique. Eric-Emmanuel Schmitt :Madame Pylinska et le secret de Chopin (Éditions Albin Michel). Au moment du Salon du livre de Paris (mars 2018), un auteur d'un rare finesse musicale, **Eric Emmanuel Schmitt, EES**, après Bizet (et le charme de Carmen), après Mozart (en son envoûtement émotionnel, dans les Noces, de Beaumarchais à Da Ponte), s'immerge dans les arcanes musicales les plus subtiles, tout en revisitant un passé qui l'a marqué. Voici le piano ensorcelant et enivrant de **Frédéric Chopin**, comme dans un rêve que l'on aimerait toujours vivre et jamais quitter.



Dans un style d'une grande tendresse, plein de délicatesse suggestive, EES façonne et précise peu à peu la figure de l'héroïne, son professeur de piano, « ***Madame Pylinska*** », elle même polonaise comme le compositeur et pianiste romantique, qui pour ses 9 ans, lui enseigne la magie de Chopin, … c'est une transmission qui s'ignorait, l'école du sentiment et de la sensibilité restituée à la lumière, pour le plus grand plaisir du lecteur (et celui probablement de l'auteur)… EES, 30 ans

plus tard renoue avec ce passé révélateur, retrouve la trace de sa vieille professeure, riche d'un bagage qu'il apprend au moment de la narration à mesurer, comprendre, déchiffrer : le secret de Chopin… à travers la vie de la musicienne se dévoile le sens d'une existence terrestre, dans l'ombre, humble et solitaire ; une petite vie, frustrée, mais intérieurement riche et libérée par le pouvoir incantatoire, transcendant de la musique chopinienne; une vocation intérieure, une seconde vie, épanouissante, double, profondément tue et tenue secrète.

Ivresse chopinienne

Les pages sur la musique de Chopin et ce qu'elle produit sur l'âme qui en sait recueillir le nectar immortel sont les plus belles (page 103 et suivantes), celles d'un livre court, admirablement écrit ; plein de pudeur et d'entente complice, – entre l'écrivain et son lecteur, entre l'élève et son professeur, entre le mot et l'image musicale… rares les écrivains qui sont aussi mélomanes. Les grands compositeurs font parler la musique. Les écrivains de talents font vibrer et chanter leurs mots. EES réussit tout cela avec une intelligence et une sensibilité ***poétiques***, où le texte devient conte, il résonne et chante, par sa justesse de page en page.

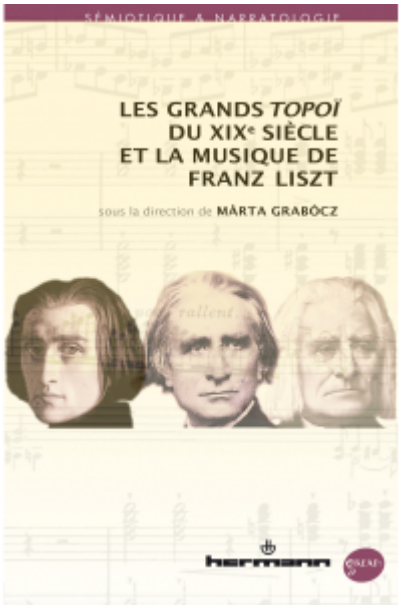
_____



LIVRE, critique. Eric-Emmanuel Schmitt :Madame Pylinska et le secret de Chopin (Éditions Albin Michel). – Édition brochée / 13.50 €
Parution le 5 avril 2018 – 130mm x 200mm – EAN13 : 9782226435736 – **+ d'infos sur le site des éditions ALBIN MICHEL / Page Madame Pylinska et le secret de Chopin**

Livre, compte rendu critique. Les grands topoï du XIXe siècle et la musique de Liszt

(sous la direction de Marta GRABOCZ – éditions Hermann)



Livre, compte rendu critique. Les grands topoï du XIXe siècle et la musique de Liszt (sous la direction de Marta GRABOCZ – éditions Hermann). L'étude des topoï littéraires, musicaux ne cesse de nourrir de façon décisive l'évolution et les apports de la recherche depuis les années 1990. Il s'agit donc de rétablir la création musicale et l'écriture dans son contexte culturel, et donc la création musicale, la pensée des compositeurs au sein des grands courants d'idées à leur époque : les courants esthétiques, les styles, les succès livresques, les tendances de la pensée philosophique, les grands courants d'opinions sont désormais des marqueurs qui ont directement ou indirectement influencé ou marqué l'inspiration, la sensibilité du créateur, … en l'occurrence Franz Liszt, d'autant plus qu'il est compositeur et aussi interprète, figure sensible, éponge créative, capable d'absorber et de réinterpréter les dits « topoï » qui marquent son époque… vaste et passionnante étendue du spectre de recherche.
L'ensemble du corpus ainsi regroupé constitue le contenu de cet ouvrage collectif plutôt riche et très passionnant ; c'est aussi la concrétisation d'un cycle d'études réalisées à travers 3 colloques simultanés en France, en septembre 2011 : Rennes, Dijon, et … Strasbourg dont le sujet central était justement le titre de ce livre : « Les grands topoï du XIXe siècle et la musique de Liszt ».

Ainsi plusieurs sociétés savantes et groupes de recherches internationaux se sont penchés sur l'élaboration d'une méthode

de recherche en littérature et en musique fondée sur la connaissance des « lieux communs » – les fameux topoï, « piliers » / « emblèmes » des idées majeures propre à la période.
Parmi les topoi, excellemment exprimés, ici, celui du « Sublime négatif », « explicité » développé dans le roman à succès de Senancour, Oberman (paru en 1804), et que Liszt comme beaucoup d'artistes à Paris en 1833 remarque, distingue, « absorbe ». Ses années de Pèlerinage en témoignent précisément. Ils éclairent ce que Liszt, pianiste-compositeur a compris et saisi du grand vide philosophique ainsi cristallisé… Ainsi les contributions de ce collectif nous éclairent sur le panorama et le contexte intellectuel et esthétique de la période où créa et vécut Liszt. La grande question lisztéenne du sens de la vie se précise à l'aulne du mythe Faustéen : ombre et lumière, damnation et rédemption, malédiction et élévation… Parmi les chapîtres passionnants de cette somme qui ne l'est pas moins : soulignons en quatre.
Liszt et le sublime négatif de Senancour (Béatrice Didier) ; Variations sur la Loreley / Construction et fonction de la narration dans le lied romantique (François-Gildas Tual) ; « Gretchen, Zerlina and Leonore / Variations on Gretchen for the Faust Symphony, en anglais (Yusuke Nakahara), éclairant de façon significative la IIIè partie intitulée « Présence de la femme et de l'amour dans la musique de Liszt ». Enfin, « Timbre et signification musicale : la spécificité pianistique des topiques dans la musique pour piano de Franz Liszt », par Nathalie Hérold, premier chapitre de la Vè partie du livre, intitulée « Liszt et le piano romantique ». La lecture de ce livre est indispensable pour qui veut connaître et maitriser ce que fonde la singularité esthétique de Liszt à son époque.

_____

Livre, compte rendu critique. Les grands topoï du XIXe siècle et la musique de Liszt (sous la direction de Marta GRABOCZ – éditions **Hermann** / collection GREAM – février 2018). ISBN 9782705693541 – prix indicatif : 38 € – 170 x 244 mm, 432 pages / 125 illustrations – Parution : 20 Janvier 2018 – Editions Hermann – **CLIC de CLASSIQUENEWS de mars 2018**.

SOMMAIRE des 5 parties :

I. Entre littérature, beaux-arts et mal du siècle (articles de Béatrice Didier, Siglind Bruhn, Mara Lacché, Marta Grabócz, François Decarsin, François-Gildas Tual, Laurence Le Diagon-Jacquin) ;
II. Nouvelle esthétique, nouvelles formes au XIXe siècle (articles de Constantin Floros, Jean-Paul Olive , Bruno Moysan, Claudia Colombati, Albert Van der Schoot) ;
III/ Présence de la femme et de l'amour dans la musique de Liszt (articles de Grégoire Caux, Megan McCarty, Yusuke Nakahara, Malgorzata Gamrat) ;
IV. Nature et horizons lisztiens (articles de Bertrand Ott, Michael Eisenberg, Sandra Myers Brow,) ;
V. Liszt et le piano romantique (articles de Nathalie Herold, Olivia Sham, Tibor Szász, Daniela Tsekova, Panu Heimonen, Kasimir Morski).

RENNES, Déborah Waldman dirige MOZART

RENNES, les 16 et 17 mars 2018. Debora Waldman / Korcia : concert Mozart, Korngold. Le Couvent des Jacobins à Rennes accueille 2 soirées mozartiennes de grande finesse et subtilité. Sous la direction aiguë, sensible de la cheffe d'orchestre **Déborah Waldman**, le violoniste **Laurent Korcia** joue le Concerto de **Korngold**. Ce



dernier, appelé, « Mozart américain du XXè » (il porte lui aussi le prénom Wolfgang), virtuose précoce et compositeur jeune homme (*La Ville Morte / Die Tote Statdt*, 1920, sommet postromantique du début du XXè, écrit à 23 ans), retrouve dans ce programme à Rennes, le « premier Mozart » de l'histoire musicale, **Wolfgang Amadeus** (mort en 1791) : tous deux savent ciseler mélodies et rythmes au service du coeur et du sentiment. Une vérité et une sincérité émotionnelle que comprend immédiatement la baguette vive, détaillée, élégante de la chef d'origine brésilienne Déborah Waldmann, l'une des femmes cheffes d'orchestre les plus passionnantes de l'heure. Elle fut l'assistante de Kurt Mazur, au sein du National de France (2006).



La musicienne éprise de Mozart depuis toujours, a fondé son propre orchestre, naturellement intitulé « **Idomeneo** », avec lequel elle a pu exprimer tout ce que le Mozart symphonique (Jupiter) avait de commun avec le Mozat opératique (Don

Giovanni). Un travail spécifique sur le langage orchestral et les moyens d'articuler une partition tout en réalisant sa force organique et sa cohérence souterraine a ainsi été proposé aux spectateurs du Théâtre Claude Debussy de Maisons-Alfort (**Programme PUR MOZART, novembre 2015) : classiquenews était présent aux côtés de Déborah Waldman, filmant la prouesse et le défi réussi**, dans une approche vivante et très fine de la musique mozartienne.

La cheffe dirige en 2 soirs, l'Orchestre de Bretagne

Déborah WALDMAN : MOZART absolument



A RENNES, la très subtile mozartienne (qui a aussi dirigé La Flûte enchantée en 2013, Don Giovanni en 2014), pilote entre autres en mars 2018, **l'Orchestre de Bretagne**, apportant davantage sa connaissance intuitive et naturelle de l'écriture mozartienne. On s'étonne que la cheffe ne soit pas davantage programmée dans les salles de concert et d'opéra car sa direction éblouit par sa clarté, son intelligence poétique et son sens des équilibres, voix / orchestre, tout en servant une vision dramatique d'une grande vérité. Aux programmateurs de salles : à l'heure de la parité, puisque le Ministère invite à

faire la lumière sur les talents féminins, **Déborah Waldman**, en est un,.. et de grande valeur. Donc n'hésitez plus, messieurs les directeurs. A bon entendeur, salut.

Le programme Mozart / Korngold, présenté à Rennes, permet aussi de croiser musique et cinéma, en s'appuyant aussi sur le talent du violoniste invité, **Laurent Korcia**. Avec Débora Waldman, le soliste propose de (re)découvrir nombre de compositeurs qui ont inspiré les réalisateurs. Et vice versa. Revisitons « Amadeus », l'inoubliable biopic de Mozart par Milos Forman (1984) : fiction filmique mais fresque musicale éclatante où la musique et l'opéra de Mozart sont mis en avant. A l'inverse, c'est en composant que Chostakovitch vient au cinéma, en mettant en musique « La Nouvelle Babylone », film soviétique dont l'arrière plan évoque la commune de Paris.



Erich Korngold, compositeur tchèque exilé à Hollywood (à partir de 1936), se forgea outre Atlantique, une très solide réputation comme compositeur de musiques de films (surtout pour la Warner Bross) : *Robin des Bois, l'Aigle des Mers* ou encore *Capitaine Blood*. Son **Concerto pour violon** est écrit entre 1937 et 1945, soit pendant l'exil aux States, est dédié à la veuve Mahler, Alma, elle même muse, poétesse et… compositrice). A Renne, il est interprété avec brio par Laurent Korcia (Diapason d'or 2016), est un sommet de la musique romantique pour violon du XXème siècle . Son matériel mélodique reprend nombre des musiques de films écrits sur la période. L'auteur entend exiger du soliste qu'il fasse *chanter* son instrument (Jasha Heitfetz, créateur en février 1947) : car disait-il, le concerto a été conçu « *pour un Caruso du violon, plutôt que pour un Paganini* ». L'intériorité incarnée plutôt que la démonstration brillante voire superficielle. Faire émerger l'âme de la musique… un objectif et une réalité partagés par les musiciens à Rennes, de Mozart

et Korngold… à Déborah Waldman.

Concert accessible dans le cadre de l'opération « Sortez en bus ! »

_____

Déborah WALDMAN dirige l'Orchestre de Bretagne
RENNES, Couvent Jacobins
Vendredi 16 mars 2018, 20h
Samedi 17 mars 2018, 20h



Programme la musique fait son cinéma

Wolfgang Amadeus Mozart
Don Giovanni, ouverture

Wolfgang Amadeus Mozart
Symphonie concertante pour violon, alto et orchestre (2ème mouvement)

Wolfgang Amadeus Mozart
Symphonie n°25

Dmitri Chostakovitch
La Nouvelle Babylone, suite d'orchestre

Erich Wolfgang Korngold
Concerto pour violon en ré majeur op. 35

RESERVEZ VOTRE PLACE
http://o-s-b.fr/spectacles/la-musique-fait-son-cinema/

_____-



LIRE et VOIR Déborah Waldman / Orchestre IDOMENEO / Mozart symphonique et lyrique (novembre 2015)

http://www.classiquenews.com/tag/orchestre-idomeneo/